

comme auteurs des troubles qui avaient agité Médéa. En effet, ces deux personnages avaient amené de Fez un certain El-Hadj-Moati et l'avaient installé gouverneur de Médéa; il y était resté à ce titre environ deux ans; mais, fatigués de ce gouverneur, les habitants avaient invoqué le secours d'Ahmed, bey de Constantine, qui l'avait chassé. C'étaient ces deux individus qui avaient fait venir Moussa (1).

Quant à ce dernier, il se tint depuis sa défaite aux environs de Laghouat. Il était en grande vénération parmi les populations du Désert, à cause de la rigueur avec laquelle il se conformait à la tradition religieuse (*sonna*). On se disputait dans la contrée, comme relique, les chachias qu'il avait cessé de porter, et il s'en est vendu jusqu'à cent douros (500 fr.) pièce.

Ses amis parvinrent à lui faire rendre sa femme et son fils qui étaient prisonniers à Miliana, depuis le combat d'Amoura. Il s'était d'ailleurs remarié et menait un train considérable au Ksar de Msad où il s'était fait construire une maison que le général de Ladmirault fit détruire dans une des expéditions du Sud.

Il a aussi habité Berrian (2), près du Mزاب, et y a bâti une mosquée. Lorsque Bouzian se souleva à Zaatcha, Moussa eut une apparition du Prophète qui lui ordonna de prendre les armes; il alla donc se mêler à la lutte contre les Français, au moment où elle était le plus ardente. Il put pénétrer dans la place et combattre pendant les vingt derniers jours de ce siège sanglant.

Au moment de l'assaut final, il partagea le sort de Bouzian et mourut à ses côtés. Il avait alors 53 ans, et il s'en était écoulé vingt depuis sa première apparition à Laghouat.

Dieu nous dirige par les voies qui lui conviennent !

GORGUOS.

---

## CHRONIQUE.

### PROVINCE D'ORAN.

#### AIN-TEMOUCHENT.

Cet ancien poste militaire, devenu un village par arrêté du 26 décembre 1851, est situé sur la route d'Oran à Tlemcen et occu-

---

(1) A propos de ces gouverneurs, l'autorité française avait fait quelques représentations aux gens de Médéa. Ceux-ci répondirent par une lettre du 14 janvier 1832 que les chrétiens ne pouvant les administrer, ils cherchaient à s'en acquitter eux-mêmes; et que, depuis qu'ils ont choisi pour chef le cheikh Si Mohamed, leur ville jouit de la plus parfaite tranquillité.

(2) Le texte arabe donne ce mot, mais il doit y avoir une erreur, car El-Hadj-Moussa n'aurait pas été admis dans une ville des Mozabites, après son aventure de Gardaïa.

pe l'emplacement d'une cité antique, — *Timici*, selon M. Mac Carthy. — On y a trouvé, à diverses reprises, des inscriptions et autres vestiges romains.

Dans une lettre, adressée au Président de la Société, le 20 février dernier, M. Raby Duvernay fait cette communication :

« En 1849, quand je fus chargé de faire le plan du futur village »  
» d'Aïn-Temouchent, je découvris, à un mètre de profondeur, une »  
» imposte d'environ 2 mètres de largeur sur 90 centimètres de hau- »  
» teur. Une des faces offrait deux compartiments de grandeur iné- »  
» gale : le supérieur et le moins large représentait Cléopâtre cou- »  
» chée sur un lit et pressant l'aspic sur son sein, tandis qu'un »  
» esclave lui montrait la tête d'Antoine. Le triumvir était lui-même »  
» figuré en buste dans un médaillon placé au milieu du comparti- »  
» ment inférieur. Cette curieuse antiquité a été transportée au »  
» Château-Neuf d'Oran. J'ai trouvé, au même endroit, un piédes- »  
» tal d'encadrement de porte dont la face extérieure représentait »  
» le Bacchus indien à cheval sur un tigre. »

Il résulte des renseignements pris à Oran, auprès de l'autorité supérieure, que le bas-relief de la mort de Cléopâtre était encore, à la date du 2 mars dernier, dans la cour d'entrée du Château-Neuf. Quant à celui où figurait le Bacchus, on n'a pas encore pu en retrouver la trace.

Il est regrettable qu'une ville de l'importance d'Oran n'ait pas un lieu spécial pour recevoir et conserver les antiquités que l'on découvre dans la province.

En réunissant les documents épigraphiques et autres objets romains trouvés à Arbal, Aïn-Temouchent, etc., on pourrait cependant composer déjà un noyau de collection assez intéressante.

Il a été fait à Aïn-Temouchent d'autres découvertes archéologiques dont nous rendrons compte dans un article spécial.

#### LES DJEDAR DE LA HAUTE-MINA.

M. le commandant Bernard, correspondant de Tlemcen, donne les renseignements suivants sur trois édifices antiques que les Indigènes appellent DJEDAR et qui se trouvent vers les sources de la Mina :

« En lisant la relation des recherches archéologiques que vous »  
» dirigez au Koubur-Roumïa, je me suis souvenu d'une reconnais- »  
» sance que je fis avec le général de la Moricière, à deux lieues de »  
» notre camp, en 1842, et à quelques lieues de Frenda, dans les »  
» Hauts plateaux. Un matin, nous nous sommes trouvés dans un »  
» vallon entouré de monticules sur lesquels sont des monuments »  
» du genre de celui que vous explorez en ce moment. Il y en a de

» fort grands qui ont de 50 à 60 mètres de face, construits avec de  
» grandes et belles pierres de taille très-bien travaillées et sur cha-  
» cune desquelles il y a des caractères presque semblables à ceux  
» que vous signalez sur les pierres du Tombeau de la Chrétienne(1).  
» Ces mêmes caractères se trouvent groupés en quelques endroits de  
» ces monuments dans des cartouches entourés de doubles filets.  
» Ils paraissent alors former des inscriptions commémoratives.

» Je suis monté sur l'un de ces édifices, et j'ai trouvé une entrée  
» formée de deux chambranles en pierres de taille, couronnés d'un  
» linteau monolithe ; l'envoûtement à gradins et l'escalier lui-même  
» sont bâtis également avec des matériaux de grand appareil.

» Nous n'avons pu descendre que cinq marches, n'ayant aucun  
» outil pour écarter les obstacles qui nous empêchèrent d'aller  
» plus loin. J'ai retrouvé les dessins de ces édifices ainsi que l'iti-  
» néraire que j'avais suivi pour y arriver. »

Le nom de *Djedar* donné par les Arabes à ces monuments, qui,  
— dit-on, — sont au nombre de trois, n'a rien de spécial : les Indi-  
gènes l'appliquaient jadis à toutes les villes romaines ruinées ; il ne  
signifie pas autre chose, — dans leur langue, — qu'un *lieu entouré*  
*de murs*.

L'intéressante communication de M. le commandant Bernard  
appelle un complément qu'il est, du reste, en mesure de nous don-  
ner, comme on le voit par la fin de sa lettre.

A la séance où ces détails ont été lus, M. le baron de Slane a rap-  
pelé deux passages de sa *Traduction d'Ebn-Khaldoun* qui paraissent  
se rapporter aux *Djedar* de la Haute-Mina (V. t. I, p. 234 et t. II,  
p. 539). Il y est dit que le calife fatémite El-Mansour étant à la  
poursuite des Louata qui avaient participé à la révolte d'Ebn-Yesel,  
seigneur de Tiharet, se trouva un jour en face de monuments an-  
ciens auprès des châteaux qui s'élèvent sur les Trois-Montagnes.

Ces monuments étaient en pierres de taille, et, vus de loin, ils  
présentaient l'aspect de tombeaux en dos d'âne, dit Ebn-Khaldoun.  
Sur une pierre, il y avait une inscription dont on donna au sultan  
la traduction suivante :

« Je suis Soliman, le *serdeghos* (Strategos ?) Les habitants de  
» cette ville s'étant révoltés, le Roi m'envoya contre eux ; et Dieu  
» m'ayant permis de les vaincre, j'ai fait élever ce monument pour  
» perpétuer mon souvenir. »

Il est à remarquer que le calife vit ces monuments dans le pays

---

(1) La typographie locale n'a pas les moyens de reproduire ces caractères  
dont M. le commandant Bernard donne un *fac simile*. Mais ce sont des  
lettres romaines liées, ou surchargées d'appendices qui permettent de varier  
les signes d'appareillage.

des Louata qui habitent au sud de Tibaret et fréquentent la vallée de la Mina. D'ailleurs, ce qui achève d'établir l'identité, c'est que M. le capitaine de spahis Dastugue, du bureau arabe de Blida et notre correspondant, a pris copie, sur les *Djedar*, d'une inscription très-fruste, où M. de Slane, à qui il l'a communiquée, a pu lire seulement les mots *Solomo* et *Strategos*, qui se retrouvent tous les deux sur le document épigraphique reproduit par Ebn-Khaldoun.

Si, — comme il paraît très-probable, — les *Djedar* ont été élevés par Solomon, général de Justinien, ils prouveraient que l'action byzantine s'est fait sentir beaucoup plus loin dans l'ouest de Carthage qu'on ne l'avait imaginé jusqu'ici; car pour construire des monuments comme les *Djedar*, il ne faut pas seulement traverser un pays, il faut y séjourner.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des nouveaux renseignements qui pourraient nous parvenir sur cet intéressant sujet, et nous appelons l'attention des personnes placées à proximité des *Djedar* sur ces anciens monuments et sur les documents épigraphiques qui peuvent s'y trouver.

## PROVINCE D'ALGER.

### MOUZAÏAVILLE.

M. Ausone de Chancel, sous-préfet de Blida et notre correspondant dans cette partie de la province, témoigne un zèle très-remarquable pour les antiquités locales. On lui doit la conservation de plusieurs objets précieux trouvés à Mouzaïaville, notamment la statue de Bacchus, exhumée à peu-près intacte et qui est aujourd'hui un des principaux ornements de notre Musée.

Tout récemment, on a découvert, dans cette localité, une inscription qui paraît trancher une question importante de géographie comparée. M. de Chancel l'a aussitôt recueillie pour l'adresser au Musée de notre ville.

Elle est gravée sur une tablette de marbre, haute de 75 cent. et large de 50 cent. Le haut de cette tablette a été brisé; mais, d'après ce qui reste de l'inscription, on peut conjecturer que la lacune n'est pas considérable. Par malheur, elle porte précisément sur le nom du personnage auquel elle est dédiée.

Voici ce qui subsiste encore, d'après un estampage pris par M. Berbrugger :

MVLTIS EXILIIS  
PROBATVS ET FIDEI  
CATHOLICAE ADSE-  
TOR DIGNVS INVENTVS  
INPLEVIT IN EPISCOPATV  
AN XVIII. M. II. D. ET OCCI-  
SVS EST IN BELLO MAVRO  
RVM ET SEPVLTVS EST DIE  
VI ID. MAIAS P. CCCCLVI

Il n'y a d'entières dans la première ligne que les lettres . . . . . IS  
EXI . . . . ., mais les amorces des autres caractères suffisent, avec le  
sens, pour suppléer ce qui manque.

Nous proposons cette traduction, sauf à prouver ensuite la partie  
qui peut être contestable :

» . . . . . Donatus , éprouvé par plusieurs exils et reconnu pour  
» un digne défenseur de la foi catholique, a rempli les fonctions  
» épiscopales pendant dix-huit ans, deux mois et douze jours. Il a  
» été tué dans la guerre des Maures et inhumé le 6 des ides de  
» mai de l'année provinciale 456. »

On a vu, dans un article précédent (*l'Ere mauritanienne*) , que les  
dates provinciales de la Mauritanie ont pour point de départ la mort  
de Ptolémée, arrivée en 40 de J. -C. Le 6 des ides de mai 456 de  
notre inscription répond donc au 10 mai 496. Il y avait alors deux  
ans que Guntamund, roi vandale de l'Afrique, avait rendu aux ca-  
tholiques leurs églises et leurs évêques. Il est vrai que, dans cette  
même année 496, où mourut le Donatus de notre inscription, Tra-  
simund, successeur de Guntamund, voulut les supprimer de nou-  
veau, mais le concile de la Byzacène s'y opposa.

On savait que tout le règne de Guntamund et celui de son suc-  
cesseur avaient été agités par les attaques des peuplades indigènes,  
mais on ne citait parmi les révoltés que les Maures de la Tripoli-  
taine ; il paraît, par notre inscription, que la Mauritanie Césarienne  
fournit aussi son contingent à la rébellion.

Pour décider si nous avons eu raison d'appeler *Donatus* l'évêque  
dont le nom manque sur notre document épigraphique, provenant  
des ruines d'*El-Hadjeb*, auprès de Mouzaïville, il faut d'abord éta-  
blir à quel établissement romain ces ruines peuvent correspondre.  
Nous croyons que c'est à *Tanaramusa Castra*, par plusieurs motifs  
dont, pour le moment, nous ne citerons qu'un seul (1).

Il est à remarquer que, de toutes les stations indiquées dans les  
anciens itinéraires entre Sufasar (*Amoura*) et Rusuccuru (*Dellis*),  
*Tanaramusa* est la seule qui soit un évêché. Or, précisément, nous  
trouvons dans les ruines d'*El-Hadjeb*, qui sont sur cette ligne, à  
la distance convenable et que nous identifions à *Tanaramusa*, l'épi-  
taphie d'un évêque qui certainement a été inhumé dans l'endroit  
même où il siégeait. Car autrement on aurait eu soin, après la  
formule *implevit in episcopatu*, d'indiquer le lieu où il avait exercé.

Marchant de déduction en déduction, nous arrivons à expli-  
quer pourquoi nous avons appelé *Donatus*, dans notre traduction,

---

(1) Les autres seront développés dans une monographie des ruines d'*El-Hadjeb*, qui paraîtra au prochain n°.

cet évêque de Tanaramusa dont le nom manque sur son épitaphe, par suite de la brisure signalée plus haut.

Cet évêque, éprouvé par beaucoup d'exils, est mort en 496 de J.-C. après avoir exercé pendant 18 ans. Il était donc déjà revêtu de la dignité épiscopale en 482 et a pu, deux ans après, souffrir sa part des persécutions d'Huneric contre les prélats catholiques. Et, en effet, nous trouvons qu'à cette époque, un Donatus, évêque de Tanaramusa fut exilé par ce roi arien. (V. Morcelli, *Africa christiana*, t. I. p. 314.)

Nous apprenons, par le même correspondant, qu'on a trouvé tout récemment dans les ruines de Tanaramusa une grande pierre ornée d'un bas-relief d'une nature très-obscène. Nous ne pouvons entrer ici dans des détails pour lesquels le langage ne nous fournit pas d'expressions assez voilées. Nous nous bornerons donc à dire que le sujet est un oiseau placé entre deux phallus. D'après la mauvaise réputation que les auteurs anciens ont faite au corbeau, il est permis de croire que l'artiste a voulu représenter un de ces animaux, quoique son talent n'ait pas servi très-fidèlement ses intentions.

#### ZURICH.

Au mois de février dernier, un colon de ce village a trouvé, en défrichant un jardin, 29 sols d'or romains du 5<sup>e</sup> siècle de notre ère. Ils étaient placés en pile à 60 centimètres au-dessous du sol actuel. Huit de ces pièces ont pu être recueillies par l'autorité locale : sept appartiennent à Honorius ; la dernière, qui est de Marcien, a seule quelque valeur numismatique.

Le village de Zurich est situé entre Marengo et Cherchel, au bord de l'Oued-el-Hachem, dans un endroit appelé par les Indigènes *Eunseur-el-Aksob* (Source des roseaux). La puissante famille des Berkani y avait une ferme. Le village a été bâti sur les ruines d'une villa romaine. Une curieuse inscription qu'on y avait trouvée en 1843 a été presque aussitôt employée dans le mur d'un moulin.

#### CERCHEL.

A quelque endroit qu'on fouille le sol à Cherchel ou dans ses environs, on est à peu près sûr de ramener des débris plus ou moins importants de l'antique *Julia-Cæsarea*. Si l'on pénètre même un peu au-dessous du sol de la cité romaine, ce sont alors les vestiges d'Iol, la ville purement mauritanienne, qui reparaissent au jour. Au commencement de cette année, des ouvriers, employés par le service des Ponts-et-Chaussées au nivellement de la place de l'église, ont trouvé une cinquantaine de sols d'or du Bas-Empire à l'effigie de Théodose II, Marcien, Zénon, Léon 1<sup>er</sup> et Basiliscus. Ces médailles, qui ne présentent aucun revers d'une grande rareté, ont été adressées au Mu-

sée d'Alger par l'autorité supérieure. On a rencontré, en outre, des débris de poteries antiques, de nombreux morceaux de verre ayant appartenu, pour la plupart, à des lacrymatoires; quelques perles en verre de couleur; environ 400 médailles de bronze d'une mauvaise conservation et toutes, sauf trois ou quatre moyens bronzes, du très-petit module dit *quinnaire*. Ces médailles appartiennent à une série d'empereurs qui commence à Tetricus (267 de J.-C.) et finit à Arcadius (395-408).

En atteignant le sol mauritanien, on a commencé à recueillir des médailles africaines. Les unes sont des pièces de Carthage, d'autres des incertaines d'Afrique de petit module, ayant, au revers, les trois épis au milieu du champ, type qui se rencontre assez fréquemment à Cherchel. On a trouvé une pièce en plomb, de Numidie, avec une tête barbue et aurée, peut-être celle de Jugurtha; et une autre en moyen bronze, de la Mauritanie Césarienne, où la tête diadémée de Ptolémée, fils de Juba, a, pour revers, le lion passant à droite. Le très-mauvais état de toutes ces pièces ne permet pas de leur attribuer quelque valeur numismatique. C'est du moins l'opinion de M. de Lhôtellerie, conservateur du Musée de Cherchel, juge très-compétent en pareille matière, et à qui nous empruntons les détails qu'on vient de lire.

Dans les mêmes fouilles, on a trouvé une tête en marbre blanc, au-dessous de la grandeur naturelle, que l'on croit pouvoir attribuer à Jupiter. Elle est de la mauvaise époque de l'art.

Ces résultats ont encouragé à faire de nouvelles recherches; et, le 16 mars dernier, M. de Lhôtellerie a entrepris une petite fouille qui a été des plus heureuses. Nous regrettons d'être obligé de renvoyer au prochain numéro l'exposé complet des travaux par lesquels ce conservateur a si heureusement inauguré ses nouvelles fonctions.

C'est ici le moment de dire un mot du Musée de Cherchel.

Cet établissement avait attiré spécialement l'attention de l'Inspecteur-Général des monuments historiques et des musées archéologiques de l'Algérie, dans sa tournée de 1855. Alors, il n'avait pas de directeur, le local tombait en ruine; la conservation des objets qu'on y avait réunis était en péril, et beaucoup d'antiquités intéressantes se trouvaient au dehors, dans les rues et dans la campagne, exposées aux injures de l'air et aux attaques du vandalisme. Ces faits regrettables ayant été signalés dans son rapport, M. le Maréchal Gouverneur, animé d'une vive sympathie pour la science historique, a pris les mesures nécessaires pour remédier au mal et il a été parfaitement secondé par l'autorité locale. Aujourd'hui, grâce à son intervention, le Musée de Cherchel est réparé; la commune a choisi pour conservateur M. de Lhôtellerie, numismatiste

très-distingué et ami passionné de nos antiquités africaines. Déjà, par les soins de ce fonctionnaire aussi zélé que savant, les objets dispersés au dehors sont réunis dans l'établissement où leur place était depuis longtemps marquée. Il a commencé des fouilles qui ont eu les heureux résultats dont nous parlions tout-à-l'heure et qui ont une assez grande importance pour mériter un article particulier, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Bou-ISMAIL.

Le 14 mai dernier, M. Depeille, un de nos collègues, a copié une inscription trouvée à Bou-Ismaïl sur le terrain du colon Cannaux. Ce document épigraphique est gravé sur un tuf grossier, en caractères tout-à-fait barbares. Il a été depuis adressé au Musée d'Alger par les soins de M. Depeille. Voici ce qu'on y lit :

MEM°  
RIA GER  
MANI  
ET DONA  
TAS (*sic*) BENE L  
AB°RAN  
TES

« A la mémoire de Germanus et de Donata dont les œuvres sont  
» bonnes »

Le terrain où l'on a recueilli cette inscription est tout près de celui du colon Simand où il existe une trentaine de tombes. En somme, cette petite nécropole avait à peu près un hectare d'étendue.

Il n'y avait pas de squelette dans la tombe à laquelle appartient l'inscription.

D'autres épitaphes avaient été exhumées au même endroit et employées presque aussitôt par les colons. Nous espérons que ces actes de vandalisme ne se renouvelleront plus.

Le style de ce petit document épigraphique est incorrect, comme celui de presque toutes les anciennes épitaphes chrétiennes d'Afrique et même d'Italie, car ce n'était pas alors parmi les puissants et les savants de la terre que la doctrine du Christ rencontrait ses partisans les plus dévoués.

L'emploi du mot *memoria*, de l'expression *bene laborantes* et l'absence de restes humains dans la fosse, annoncent un cénotaphe chrétien, élevé peut-être lors de la persécution d'Hunéric, en 484, quand ce roi vandale envoya un évêque arien aux catholiques de Tipasa (de l'Ouest), pour les obliger à embrasser l'hérésie d'Arius.

On sait qu'alors une grande partie de la population s'enfuit en Espagne (*Morcelli*, t. III, p. 210), et que ceux qui ne purent s'expa-

trier refusèrent d'apostasier et eurent la main droite et la langue coupées.

L'épithaphe de Bou-Ismaïl, placée sur une tombe vide et muette sur l'époque de la mort de ceux à qui elle est consacrée, pourrait bien appartenir à des persécutés des environs de Tipasa qui auraient abandonné leur patrie pour ne pas abandonner leur foi et dont la mort serait arrivée dans un pays et à une époque demeurés inconnus à leurs parents et amis.

Quant au centre de population romaine dans les ruines duquel notre inscription a été trouvée, on a dit que c'était le *Casae Calventi* de l'Itinéraire; mais les vestiges antiques de Tagourait conviennent encore mieux à cette synonymie.

#### Icosium (1).

Le 8 août dernier, on a trouvé dans les démolitions de l'ancien bureau de police, rue Bruce, en face de la Mairie, un petit autel en pierre, dont MM. Ballard frères, entrepreneurs, qui l'ont découvert, ont bien voulu faire hommage au Musée d'Alger.

On lit sur une des faces de ce monument :

..EGI PTOLEMAE..  
.REG. IVBAE F.  
L. CAECILIUS RVFVS  
..GILIS F. HONORIBVS  
OMNIBVS PATRIAE  
SVAE CONSVMMATIS  
D. S. P. FC. ET CONSACRAVIT (*sic.*)

A la première ligne, l'R du mot Regi se supplée facilement; l'O qui doit terminer cette ligne pour compléter le nom-propre s'aperçoit encore un peu, bien que presque fruste.

Au commencement de la quatrième ligne, on remarque une amorce de l'A d'*Agilis*.

En tenant compte de ces remarques et en rétablissant les mots dans leur intégrité, on a ce texte :

*Regi Ptolemaeo, — Regis Jubae filio, — Lucius Caecilius Rufus, — Agilis filius; honoribus — Omnibus patriae — Suae consummatis, — De sua pecunia fecit et consecravit.*

« Au roi Ptolémée, fils du roi Juba, Lucius Caecilius Rufus, fils d'Agilis, ayant épuisé la série des honneurs (municipaux) de son pays, a fait (ce monument) à ses frais et l'a consacré. »

---

(1) On verra dans le cours de cet article pourquoi cette inscription est attribuée à Icosium plutôt qu'à Rusgunia.

L'emprunt de matériaux antiques, fait sous le gouvernement turc aux ruines romaines des environs d'Alger, rend souvent très-difficile, sinon impossible, de décider à laquelle des cités romaines qui avoisinent Icosium (*Alger*) appartiennent les documents épigraphiques que l'on rencontre ici.

Cette fois, on peut, du moins, proposer une solution probable de ce problème d'attribution.

Car nous avons, sur le minaret de la grande mosquée des Malékites, ce fragment d'inscription qui nous y aidera un peu :

...VS RVFVS AGILIS F. FL.

...ATVS D.S.P. DONVM D.

En effet, sur ce fragment, nous trouvons un ...us Rufus, fils d'Agilis, qui paraît être le même que celui qui figure sur notre dédicace.

Or, le minaret à la base duquel ce monument épigraphique se trouve employé comme élément de construction, a été bâti en 722 de l'Hégire ou 1322 de J.-C. A cette époque, antérieure de deux siècles à l'établissement turc, Alger était encore une petite ville arabe qui n'avait pas besoin d'aller chercher au loin des pierres de grand appareil, celles d'Icosium devant lui suffire amplement. Tout porte donc à croire que le fragment que nous venons de citer a une origine toute locale. Il en est peut-être de même de la dédicace à Ptolémée.

Hâtons-nous de déclarer que cette attribution n'est que probable et que nous n'entendons pas la donner pour certaine.

Au reste, nous aurons occasions de revenir sur ce sujet : l'humble Icosium, sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui la capitale de l'Algérie, est une localité qui occupera souvent notre plume dans cette *Revue*.

Les amis de la science historique doivent de la reconnaissance à nos confrères, MM. Latour et Mac Carthy, qui, ayant remarqué cette dédicace parmi des matériaux ordinaires, ont bien voulu l'un la faire mettre à part et l'autre la placer plus en sûreté chez lui, en attendant le retour du Conservateur du Musée, alors en tournée dans l'Est. — M. Mac Carthy l'a publiée dans la *Colonisation*.

#### RUSGUNIA.

Le 5 juillet dernier, en faisant, sous l'Evêché, des travaux de consolidation, nécessités par la démolition de la Jénina, on a trouvé dans l'ancienne rue Genseric, — rue voûtée qui avait été fermée aux deux bouts et était devenue la boutique d'un restaurateur, — un morceau de marbre qui faisait partie d'un seuil de porte et sur lequel se lit l'inscription suivante :

MEM. FL. ZIPERIS  
TRIBN. N. PRM. FEL.  
IVST. DEPOSITVS EST  
IN. PC. AGENS TRIBV  
NATV. RVSG. ANN. XII.

La première ligne commence par une petite croix grecque assez semblable à celles que l'on voyait en tête des anciens abécédaires et que les enfants appelaient croix de Jésus. Même en l'absence de ce signe caractéristique, la formule *depositus est in pace* suffirait pour prouver que c'est ici une inscription chrétienne.

M. Féraud, architecte diocésain et membre de la Société historique algérienne, s'est empressé de mettre cette intéressante découverte à la disposition du Musée d'Alger où elle figure aujourd'hui dans la section archéologique sous le n° 192.

La mention de *Rusgunia* sur une inscription trouvée à Alger pourrait faire croire à une synonymie qui n'existe pas. Il importe donc d'établir un fait certain, mais pas assez généralement connu : c'est que la plupart des matériaux antiques recueillis ici proviennent des ruines du cap Matifou (*Ras Tamentfoust*).

Ainsi, l'inscription de Lucius Tadius, aujourd'hui encadrée dans la voûte de l'étage inférieur des magasins des vins de l'armée, à la Pêcherie, a cette origine. Le fait a été attesté par un vieux maure nommé Mohammed, encore employé dans ces magasins, et qui était présent quand on a placé la pierre.

Celle de Publius Aelius Afininus (n° 66 du Musée d'Alger) a été trouvée par M. Berbrugger dans les ruines de Matifou, en 1837.

Les trois autres inscriptions citées par M. Renaudot (*Histoire d'Alger*, p. 12) ont la même provenance, au dire de cet auteur.

Cet apport de matériaux de *Rusgunia* à Alger, qui occupe l'emplacement d'Icosium, s'explique aisément : sur une très-petite cité romaine, il s'est établi une ville arabe qui en a utilisé les matériaux superficiels. Quand cette ressource a été épuisée ; et, surtout, lorsque, sous les Turcs, Alger a pris un grand développement, on a été chercher des pierres à *Rusgunia*, à Tipasa et même à Julia-Cæsarea.

Pour la première de ces villes, Léon, qui écrivait au commencement du 16<sup>e</sup> siècle nous dit :

« De ses pierres (celles de Tamentfoust ou Matifou, autrefois » *Rusgunia*) furent relevées quasi toutes les murailles de la ville » d'Alger. (T. I, p. 527). »

Marmol, qui écrivait au commencement de la domination turque, dit aussi (T. II, p. 400) :

« . . la ville d'Alger s'est accrue de ses ruines (celles de *Rusgunia*) »

On pourrait multiplier ce genre de citations ; bornons-nous à rappeler que M. Renaudot, un auteur du commencement de ce siècle, atteste que cet emprunt de matériaux avait encore lieu de son temps.

Quant au document épigraphique découvert à Alger, le 5 juillet 1856, dans les circonstances que nous avons indiquées, il est gravé sur un morceau de marbre, large de 45 cent., haut de 31 cent. et épais de 10 cent. Les lettres, qui sont de grandeurs inégales, oscillent entre 3 cent. et demi et 4 cent.

On aura remarqué dans les mots *tribn.* et *prm.* un genre d'abréviation où non-seulement les finales sont supprimées, mais où les voyelles médiales disparaissent par un procédé analogue à celui des langues sémitiques.

En rétablissant les caractères sous-entendus, on obtient ce texte :

*Memoria Flavii Ziperis,  
Tribuni numeri primi Felicis  
Iustiniani. Depositus est  
In pace agens tribu-  
Nato Rusguniae annis XII.*

« Monument commémoratif de Flavius Ziperis, tribun de la première légion heureuse Justinienne. Il a été déposé (ici) en paix, après avoir exercé le tribunat pendant 12 ans à Rusgunia. »

La présence de la croix grecque en tête de notre inscription, le nom grec du défunt, et surtout l'abréviation *IVST.*, nous reportent à l'époque byzantine. Il y a eu, dans le Bas-Empire, des corps appelés *Felices Theodosiani*, *Honoriani* et *Arcadiani* — *seniores* ou *juniores*, — du nom des empereurs Théodose, Honorius et Arcadius. L'analogie conduit à penser qu'il s'agit ici de *Felices Justiniani*. Si cette conjecture est fondée, il faut modifier l'assertion de Procope qui dit que la Mauritanie Césarienne, après la restauration byzantine, était restée sous la domination d'un chef indigène appelé *Mastinas*, à l'exception de Julia-Cæsarea (Cherchel), que Bélisaire avait rendu à l'empire, mais où, toutefois, on ne pouvait aller que par la route de mer, celle de terre étant interceptée par les Maures.

On a vu, au commencement de cette chronique, — à propos des *Djedar* de la Haute-Mina, — que la domination byzantine a pénétré bien plus loin encore dans l'ouest de la Mauritanie.